



Vesselin Stanev
Piano

Programme

Ludwig van Beethoven (1770–1827)

Sept Bagatelles op. 33 (1802)

N° 1 en mi bémol majeur. Andante grazioso, quasi allegretto

N° 2 en ut majeur. Scherzo allegro – Minore – Trio

N° 3 en fa majeur. Allegretto

N° 4 en la majeur. Andante

N° 5 en ut majeur. Allegro ma non troppo

N° 6 en ré majeur. Allegretto quasi Andante. Con una certa espressione parlante

N° 7 en la bémol majeur. Presto

32 Variations sur un thème propre en ut mineur WoO 80 (1806)

Allegretto – Variations I–XXXII

Rondo a capriccio en sol majeur op. 129 (entre 1795 et 1798)

«Die Wuth über den verlorren Groschen» (Fureur à propos d'un sou perdu)

Allegro vivace

Franz Schubert (1797–1828)

Sonate en si bémol majeur D 960 (1828)

Molto moderato

Andante sostenuto

Scherzo. Allegro vivace con delicatezza – Trio

Allegro ma non troppo

Fureur, humour et transe

Même si cela ne s'accorde guère à l'image que l'on se fait d'un musicien classique : Ludwig van Beethoven manifestait parfois un humour sans appel face aux côtés comiques de la vie : dans ses sept *Bagatelles* op. 33 il a laissé libre cours à ce penchant. Beethoven dissèque et « déconstruit » les types de composition et les intonations familiers, la danse, le chant populaire, le discours humain. Il s'égare dans les registres les plus aigus ou les plus graves du piano et confère à certaines pièces une fin quasi absurde. Beethoven composa en 1802, avec ces sept *Bagatelles*, une musique expérimentale qui ne néglige ni moments de drôlerie ou de brutalité, voire de gêne choquante. – et qui, même à plus de deux siècles de distance, semble nouvelle, inouïe comme au premier jour. Et ce n'est assurément pas un détail.

Beethoven composa 32 Variations en ut mineur WoO 80 que son élève Carl Czerny conseillait de jouer « devant un public qui réfléchit ». Ce n'est pas un hasard, car ces variations, datant de 1806, sont calculées au micron près pour leur composition, et le jeu pianistique lui-même, la discipline manuelle, sont traités avec un impressionnant esprit de système, à l'image d'un condensé d'études pour piano. Le public peine par ailleurs à réfléchir à l'écoute de ces variations. Beethoven débute certes par un thème strictement baroque qui, dès la première variation, s'anime cependant d'un mouvement incessant de vagues violentes toujours plus fortes, pour sembler enfin se dissiper en figures évanescentes, en sonorité pure, en fureur absolue.

L'un des morceaux les plus excentriques que Beethoven ait conçus dans ses jeunes années reçut le nom de *Rondo a capriccio* et devint plus célèbre encore sous le titre particulier de « Die Wuth über den verlornen Groschen » (Fureur à propos d'un sou perdu). C'est sous ce nom associé à cette légende qu'après la mort de Beethoven fut publiée la composition et pour le plus grand embarras de la postérité elle reçut aussi le numéro d'opus irréaliste de 129. Beethoven composa en fait dès le milieu

des années 1790 le *Rondo* qu'il appela un « Leichte Kaprize » et qu'il fit précéder de l'indication de tempo et d'exécution « Alla Ingharese quasi un Capriccio ». Cette musique devait être jouée avec la fougue propre aux Hongrois, à l'époque synonyme de sauvagerie et d'originalité. Et avec fureur quelle qu'en soit la cause !

C'est en 1828, que Schubert composa au cours du dernier été de sa courte vie – il avait alors 31 ans – les trois sonates pour piano en ut mineur, la majeur et si bémol majeur que l'on pourrait comparer à un opus en trois parties propre à l'époque baroque. Les œuvres du jeune Schubert révèlent déjà un pressentiment, voire une nostalgie de la mort, un mal du siècle et des rêves de salut. Toutefois avec le diagnostic d'une maladie vénérienne, l'horreur d'un funeste traitement, un séjour à l'hôpital et les soins au mercure, les ténèbres s'abattirent sur la musique de Schubert, accompagnées du désespoir le plus noir auquel il n'était plus possible d'échapper ; ne restait que la chute dans une fébrile volonté de produire ou le chemin rêvé vers l'autre face de la réalité : à savoir vers la dernière sonate, en si bémol majeur D960, qui semble progresser dans une transe, lente et retenue, attirée vers l'abîme par des voix, des signes, des appels étranges.

Schubert put achever la Sonate en si bémol majeur quelques semaines seulement avant sa mort. Bien qu'il se soit immédiatement soucié de sa publication, une décennie s'écoula avant que la maison d'éditions musicales viennoise Anton Diabelli & Co ne publie, en 1838, à titre posthume, les trois sonates en tant qu'« ultimes compositions de Franz Schubert » avec une dédicace à Robert Schumann. Ce dernier était le mieux placé pour le savoir : « Le temps, qui génère tant d'œuvres et de beauté, ne nous fera pas de si tôt le don d'un Schubert. »

Wolfgang Stähr

Traduction : Christian Hinzelin